

h e t s

Haute école de travail social
Genève

Centre de formation
continue (cefoc)

DAS en Santé sexuelle : intervention par l'éducation et le conseil

Session 2021-2023

Sexualités des ados :

Quelles représentations et quels enjeux ?

Travail de Diplôme



© Copyright Action Canada pour la santé et la santé sexuelle

Eviane Schüpbach

Grande-Fontaine 50, 1700 Fribourg

Eviane.schupbach@gmail.com

Dessin original. — © Illustration d'Helen Mc Geachy pour Le Temps¹

Résumé

Depuis de nombreuses années, une inquiétude est présente quant à la sexualité des ados qui seraient débridée et pourtant, l'âge du premier rapport sexuel reste le même. Dans ce travail, je cherche à saisir comment les ados, au sein de notre société hypermoderne et avec l'essor des moyens de communication, perçoivent et s'engagent dans la sexualité. Au-travers de ce travail : je définis ce qu'est l'adolescence, je mets en avant les enjeux de la société hypermoderne et les projections faites sur la sexualité des ados il y a dix ans, puis j'analyse ce qui ressort des études qui les ont directement interrogé·e·s, en faisant des parallèles avec ces projections. Dans un second temps, je fais des liens avec mon expérience de terrain comme éducatrice en santé sexuelle et propose des pistes pour la pratique. Les sociologues qui s'intéressent à la société hypermoderne et ses éventuels effets sur les jeunes, ont un discours empreint d'inquiétudes. Pourtant, les études qui se sont directement adressées aux jeunes quant à leur sexualité ont des résultats bien plus nuancés. Il est intéressant de constater que les valeurs de fonds quant aux souhaits de relations durables et fidèles restent les mêmes. Toutefois, les violences sexuelles faites aux femmes restent surreprésentées. Une éducation au consentement est certes importante, mais il est aussi nécessaire de créer des espaces de discussion à propos des stéréotypes de genre, afin de transmettre aux ados des outils pour développer leur esprit critique et prendre de la distance face au flot d'informations auquel iels ont accès.

¹ J'ai bien conscience que cette illustration montre un couple hétéro, cis, jeune, blanc, valide et beau. Je trouve aussi qu'elle illustre bien la pornographie présente chez les ados (présence du god, et de pornhub sur l'écran du téléphone) et toutefois une présence de tendresse dans la relation sexuelle et amoureuse. En plus de son esthétisme, quelque chose de doux et tendre se dégage de cette image.

TABLE DES MATIERES

INTRODUCTION	3
1. DÉFINITIONS DU CONCEPT D'ADOLESCENCE	5
1.1. ÉTYMOLOGIE	5
1.2. PERSPECTIVE HISTORIQUE	5
1.3. MODÈLE SOCIO-ANTHROPOLOGIQUE.....	7
1.4. MODÈLES PSYCHOLOGIQUES.....	8
1.5. APPORT DU CONCEPT D'ADOLESCENCE POUR LA SANTÉ SEXUELLE	10
1.6. PISTES POUR LA PRATIQUE.....	12
2. LA SOCIÉTÉ HYPERMODERNE	13
2.1. QUELQUES POINTS D'HISTOIRE	13
2.2. AMOURS LIQUIDES	14
2.3. TYRANNIE DE LA VISIBILITÉ.....	15
3. SEXUALITÉS DES ADOS	17
3.1. PORNOGRAPHIE OMNIPRÉSENTE.....	17
3.2. CAPACITÉ DE MISE À DISTANCE	19
3.3. BANALISATION DE LA VIOLENCE	20
3.4. MISE À DISPOSITION SEXUELLE	21
3.5. DES ADOS À FLEUR DE PEAU.....	22
4. OBSERVATIONS DU TERRAIN	23
4.1. IL Y A DIX ANS	23
4.2. DIX ANS PLUS TARD.....	26
5. PISTES POUR LA PRATIQUE	28
CONCLUSION	31
BIBLIOGRAPHIE.....	33

Introduction

Au-travers de ce travail de diplôme, je souhaite mettre en lumière les enjeux spécifiques, liés à notre société contemporaine, auxquels sont confrontés les ados² ainsi que la représentation de la sexualité adolescente par la société et par les ados elleux-mêmes. Je trouve interpellant d'observer un discours qui s'inquiète des mœurs des ados qui auraient un comportement sexuel débridés, et pourtant un âge de la première fois qui reste le même depuis près de trente ans. J'aimerais comprendre ce qui se joue actuellement, notamment avec l'hyper-connectivité et l'accès si facile à une pornographie toujours plus spectaculaire, et ce que les jeunes perçoivent de la sexualité. J'aimerais saisir si la sexualité est, elle-aussi devenue un objet de consommation comme un autre ou non. Comment l'ado construit-il sa sexualité dans la société d'hypermodernité, de consommation et du court terme dans lequel nous nous trouvons ? Quelles sont les représentations et les enjeux ?

Dans le cadre de cette recherche, il ne me sera pas possible, faute de temps et de moyens, d'établir un lien de causalité, ni de corrélation entre les caractéristiques néolibérales de la société actuelle et les représentations de la sexualité chez les ados. J'explorerai donc les représentations projetées sur les sexualités adolescentes ainsi que l'évolution des pratiques sexuelles et les représentations qu'ont elleux-mêmes les ados de leur sexualité.

Dans un premier temps, je clarifie le concept d'adolescence. Ce terme est utilisé par de nombreuses disciplines, de différentes manières. Je vais mettre en avant, en quoi cette période de vie est spécifique, et comment ce terme est aujourd'hui utilisé et des pistes pour la pratique en santé sexuelle tenant compte des spécificités propres aux ados.

Ce concept une fois clarifié, je vais, dans un second temps, présenter comment la société hypermoderne a été thématifiée par les sociologues dans les années 2010 et en faire ressortir les enjeux principaux et les effets projetés sur la vie affective et sexuelle des jeunes.

² Le terme ado ou ados sera privilégié, car il permet d'englober à la fois adolescentes et les adolescents, et il est davantage utilisé par les ados elleux-mêmes.

Dans un troisième temps, je me concentre sur les études les plus récentes qui se sont spécifiquement intéressées aux sexualités adolescentes et j'analyse ce qu'il en ressort afin de saisir quels sont les enjeux actuels concernant la vie sexuelle des ados. Je ferai aussi des liens avec les projections et éventuelles inquiétudes de l'époque, afin de mettre en avant ce qui s'est validé ou non.

Dans un quatrième temps, je fais part de mes observations de terrain. J'analyse ce que j'ai observé lors de mes interventions auprès des jeunes il y a dix ans et ce que j'observe aujourd'hui. Qu'est-ce qui est commun, et qu'est-ce qui diffère ?

Dans un dernier temps, en lien avec ce qui est ressorti dans cette recherche quant aux spécificités de la sexualité des ados, je propose des pistes d'action pour l'éducation sexuelle.

1. Définitions du concept d'adolescence

Afin d'éclaircir et mieux comprendre ce qu'est l'adolescence et comment ce concept a évolué au-travers de l'histoire et des diverses disciplines qui y ont fait références, je présente dans ce chapitre, le dossier que j'ai rédigé pour validé le module 6, du DAS en santé sexuelle, *Exploration théorique du concept – adolescence* (Schüpbach, 2023, pp. 1-8).

1.1.Étymologie

La définition d'adolescent·e, dans le Dictionnaire historique de la langue française (Rey) reste la même, que ça soit en 1992 ou en 2010, à l'exception de la notion d'ado et de pré-ado ajoutée dans la version de 2010. Le terme est emprunté en 1327 au latin *adolescens*, participe présent de *adolescere* qui signifie « grandir ». Le verbe est d'origine incertaine, mais il forme un couple antithétique avec *abolescere* et *abolere*, qui a donné *abolir*. Il est supposé qu'il y aurait une source commune qui peut être rapprochée de *alere* « nourrir » et d'aliment (Rey, p. 23). L'adolescent·e désigne donc étymologiquement celui qui est train de grandir (Le Breton & Marcelli, 2010).

Le terme étant utilisé par de nombreux domaines, dans diverses époques, je vais tout d'abord me pencher sur la perspective historique.

1.2.Perspective historique

Adolescent·e apparaît aux environs du XVIIe siècles dans la langue française. Il renvoie aux processus individuels de croissances et de développement. Le terme adulte - emprunté au latin *adultus*, qui marque le fait d'avoir cessé de grandir - a, jusqu'au XVIIe siècle., la valeur qu'adolescent·e a de nos jours. L'invention de l'enfance et de l'adolescence, se sont créé dans les familles bourgeoises du XVIIIe siècle, la notion s'utilise au fil du XIXe par la mise en place de l'école obligatoire (Le Breton, 2013). Aux XIXe s., adulte entre davantage dans la langue courante mais sert à définir l'adolescent opposé à l'homme mûr. C'est au XXe s. que la notion d'adulte qualifie la maturité psychique et qu'elle implique une sexualité. Cette influence vient de l'anglais américain *adult* qui fait référence à érotique, pornographique (Rey, 2010, p. 30).

Dans un premier temps, le terme adolescence appartient davantage au champ médical, car il fait directement références aux changements liés à la puberté et aussi au champ psychologique, par

la désignation de la « crise d'adolescence » qui se passe dans le même moment. Le terme de jeunesse a, quant à lui, tout d'abord été utilisé par les sciences sociales.

Durant une grande partie du XXe siècle, il sera question de la délinquance des mineur·e·s et les statuts des jeunes en danger. L'angle de vue sera surtout sociologique et éducatif, il n'y est pas directement questions d'adolescent·e mais les termes de mineur·e·s, jeunes ou jeunesse seront davantage utilisés (Le Breton & Marcelli, 2010).

En 1904, le premier ouvrage en trois volumes qui fait explicitement référence à l'adolescence est écrit par Hall, philosophe et psychologue américain, et se nomme : *Adolescence, Its Psychology and Its Relation to Physiology, Anthropology, Sociology, Sex, Crime, Religion and Education*. L'adolescence y est décrite comme une période difficile, ayant pour cause le décalage entre les ressources du et de la jeune et les attentes de maturité exigées. En 1925, en second ouvrage est écrit par Aichhorn, éducateur et psychanalyste autrichien, *Jeunesse à l'abandon*, fait le lien entre les comportements antisociaux et des liens libidinaux anormaux (Le Breton, 2013). C'est donc la délinquance juvénile qui fait entrer le terme de jeunesse et d'adolescence dans les sciences sociales. En 1951, Bowlby, psychiatre et psychanalyste britannique, reprend les travaux de Aichhorn dans un rapport à l'OMS. Il y prouve les effets du type d'attachement (sécure, insécure ; ambivalent ou évitant) reçu dans la petite enfance, dans le développement de l'enfant et de l'adolescent·e. Ce modèle de compréhension, fait passer d'un point de vue qui englobe l'ensemble de la jeunesse et des jeunes, à un point de vue individuel qui prend en compte l'adolescent·e en tant qu'individu (Le Breton & Marcelli, 2010). En mai 1968, la notion d'adolescence s'émancipe, notamment par la consommation des jeunes et la difficulté à entrer dans la vie active. Elle devient utilisée de manière fréquente dans les années 90, puis se nuance avec les notions de pré- ou post-adolescence et d'adulescence (Le Breton, 2013).

Un consensus commun s'accorde à considérer le début de l'adolescence au début de la puberté, soit vers 10-11 ans. Il est plus difficile de s'accorder sur une fin de cette tranche de vie. A la fin du XX apparaitra une médecine de l'adolescence. L'Organisation Mondiale de la Santé (OMS, 2023) considère que l'adolescence se situe entre dix et dix-neuf ans. Les bases d'une bonne santé devraient pouvoir être posées dans cette période de développement.

L'adolescence n'est plus aujourd'hui considérée comme un passage de l'enfance vers l'âge adulte, mais elle représente une tranche de vie à part entière. C'est un phénomène qui est à la fois individuel, familial, social et culturel.

La notion d'adolescence étant sans cesse en changement selon les époques et les spécialités, cela explique sans doute pourquoi dans le droit cette notion n'existe pas à part entière. Il figure uniquement deux catégories de l'état civil, le mineur et le majeur. Afin de faire exister cette tranche de vie, des aménagements ont été trouvés, notamment avec la notion de responsabilité pénale et de majorité sexuelle (Le Breton, 2013). En Suisse, les jeunes sont des mineur·e·s et officiellement des enfants jusqu'à la majorité civile à 18 ans. A 16, se situe la majorité sexuelle et à 10 ans la majorité pénale.

Bedin, maître de conférence en sciences de l'éducation, explique que « le concept d'adolescence est une création sociale récente, et que toustes – psychologue, psychiatre, éducateur, sociologues, parents – ne lui accordent pas le même sens. Certains vont jusqu'à avancer que "l'adolescence n'existe pas"... » (2009, p. 7). Le terme adolescence est, aujourd'hui, utilisé dans tous les champs, tant par les médecin·e·s que par les sciences sociales.

1.3. Modèle socio-anthropologique

Le Breton, socio-anthropologue, tout comme Bedin, explique qu'il n'est pas possible de s'accorder sur une définition précise de ce que serait l'adolescence car « elle relève d'une appréciation culturelle infiniment variable » (2013, p. 6). Il suggère qu'il faudrait poser un état civil arbitraire de l'entrée et de la sortie dans l'adolescence tant les interrogations sont sans fin.

Une grande partie des sociétés humaines définissent une période intermédiaire entre l'enfance, où les actes sont souvent sans conséquence et l'âge adulte où il y a une responsabilité. Cette période de transition peut être ritualisée de manière très différente selon les contextes culturels et les époques. Durant cette période d'entre-deux, bien des sociétés octroient un statut particulier aux jeunes en matière de sexualité ou d'engagement social, et elles sont souvent plus tolérantes à l'égard des transgressions (Le Breton & Marcelli, 2010).

Dans nos sociétés, l'adolescence va des changements pubertaires à l'entrée dans la vie active. Une lente transformation du sentiment d'identité s'opère à travers les expérimentations du et

de la jeune. Cette période étant étendue dans le temps, il est difficile de parler de période intermédiaire ou de sas. Il s'agit d'un temps plein de l'existence avec ses références culturelles propres à une sociabilité spécifique (Le Breton, 2013, p. 74).

Devenir un adulte, dans nos sociétés, n'est, aujourd'hui, plus ritualisé, mais cela s'effectue par un cheminement personnel. A l'époque il y avait davantage de marques symboliques du passage à l'âge adulte : l'entrée dans la sexualité, la relation amoureuse, les diplômes, le travail, la mise en ménage.

L'adolescence serait donc avant tout, selon l'anthropologue, devenue un sentiment. Les marqueurs sociétaux ne permettent plus de se situer, et de savoir, si un tel ou une telle se situe encore ou non dans l'adolescence. C'est au et à la jeune de trouver ses propres marques afin de pouvoir sentir s'il a passé ou non le cap d'une vie d'adulte (Le Breton & Marcelli, 2010).

1.4. Modèles psychologiques

Le modèle psychologique se concentre sur la crise pubertaire et tous les changements corporels qui l'implique ainsi que les tensions qui en résultent. L'entrée dans l'adolescence débute donc avec la puberté (Braconnier, 2007, p. 30).

Dans le dictionnaire du corps (Andrieu & Boetsch, 2008), sous le terme adolescent (rédigé par Haza, p. 7), il est mis en avant le défi que représente pour les jeunes le fait de devoir s'approprier son nouveau corps. Un lien est fait directement avec celui de la puberté qui se caractérise par une croissance soudaine, ainsi que par l'apparition des caractéristiques sexuelles. La définition s'appuie sur des auteurs (cités ci-dessous) ayant une perspective psychiatrique. Ces changements sont vécus par le/la jeune comme une effraction faite par le corps au Moi (Jeammet, 1983) et cela serait « la source des perturbations de l'équilibre psychique adolescent » (Winnicott, 1962). L'ado se sentant trahi par ce corps en changement, capable de procréer, (Pommereau, 1997) ne sait plus si les sensations qu'il y éprouve lui appartiennent ou viennent de l'extérieur. L'ado effectuera un deuil de son corps d'enfant et détestera tout d'abord son corps d'adulte, par lequel iel se sentira trahi·e, avant de pouvoir entamer un travail de reconstruction et reprendre possession de son nouvel espace corporel. L'image du corps sera remodelée tout en étant comparée à celui des autres, aux idéaux d'esthétique et aux normes sociales. Le corps reviendra peu à peu un espace « de relation à soi et aux autres » (Anatrella, 1988).

En psychanalyse, la notion d'adolescence n'est arrivée que tardivement, notamment en lien avec les études s'intéressant aux ados délinquant·e·s. Freud a tout d'abord accordé de l'importance uniquement à la puberté, sans se soucier de l'adolescence (Le Breton, 2013, p. 52). Petit à petit, la psychanalyse a elle aussi mis le focus sur les effets que les changements corporels auront sur le psychisme du et de la jeune. Selon Nasio (2004), la psychanalyse - théorise la traversée de l'adolescence, selon deux modèles.

Le premier modèle explique que l'adolescence est un conflit psychique au sein duquel les fortes pulsions pubertaires s'opposent à la violente répression du moi. Une crise bruyante s'exprime qui met en avant la tension entre « les pulsions sauvages qui éclatent à l'extérieur et le refoulement désespéré d'un moi encore trop jeune pour les gérer » (p. 67). L'adolescence serait donc la crise qui est générée par l'opposition entre les pulsions sexuelles et les défenses du moi. La souffrance vécue par l'ado ne serait donc pas tellement liée à l'explosion des pulsions libidinales mais liées aux défenses qui sont trop virulentes, ou trop fragiles. La crise d'adolescence serait donc une crise de refoulement, une névrose qualifiée par Nasio d'hystérie juvénile de croissance.

Selon la psychanalyse, il existerait trois états du moi de l'ado en crise (ibid., p. 68). Le premier serait un moi inhibé qui serait le résultat d'un refoulement puissant qui écrase les pulsions. L'ado serait donc passif·ve et empêché·e d'agir. Le second serait un moi révolté qui résulterait d'un refoulement impuissant à contenir les pulsions agressives. L'ado y est donc provocateur·rice, irascible et agressif·ve. Le troisième serait un moi triste victime induit par un surmoi tyrannique et dénigrant. L'ado exprimerait une franche tristesse. Selon ce modèle, l'ado en crise peut donc exprimer de l'angoisse, de la révolte et de la tristesse.

Le second modèle explique que le passage de l'adolescence inclut, à la fois une « crise visible spectaculaire » (ibid., p. 67) mais aussi un travail de deuil de l'enfance passée. Ce travail se fait par un processus discret et silencieux qui permet à la maturité de se développer.

Le modèle psychanalytique a pu mettre en avant l'importance de la puberté, mais une remise en question a pu être faite dans la manière d'y considérer de manière homogène la sexualité et les pulsions génitales (Braconnier & Marcelli, 2013, p. 15).

Dans le dictionnaire de la violence, (Marzano, 2011) au mot adolescence, la violence y est définie comme étant liée à la vie. Elle est mise en lien avec la puberté qui engendre des pulsions que l'enfant pubère devra dompter. « L'adolescence peut être pensée comme un processus

psychique dont le rôle consiste essentiellement en ce travail d'appropriation d'un nouveau corps génitale à l'aide des outils dont dispose l'adolescent, le savoir et le désir de savoir permettant d'engager un travail de sublimation » (p. 17).

Braconnier et Marcelli, dans leur ouvrage *adolescence et psychopathologie* (2013), mettent aussi en avant l'importance des travaux de Piaget et Inhelder, qui ont identifié les changements des structures cognitives propres à l'adolescence. Tous deux ont exploré le développement de l'intelligence durant l'enfance et l'adolescence. Ils ont découvert une nouvelle forme d'intelligence qui se met en place vers douze-treize ans, l'intelligence opératoire formelle. L'ado passe d'une pensée simple à une pensée complexe. C'est cela qui lui permettra de pouvoir assumer et intégrer les modifications corporelles, affectives et relationnelles qui se passent dans et autour d'elle (p. 28).

Les différents modèles se basant sur la psychologie, portent une grande attention dans leur compréhension de l'adolescence, à la fois sur les changements induit par la puberté sur le corps et aussi sur l'effet que cela a d'un point de vue psychique.

1.5. Apport du concept d'adolescence pour la santé sexuelle

En faisant ce travail, je réalise à quel point ces notions sont emmêlées. L'adolescence semble, dans l'usage, désigner une tranche de vie plus large que celle de la puberté. La puberté étant essentiellement comprise comme les changements physiques du corps, l'adolescence semble impliquer davantage les changements psychiques. Selon l'OMS (2023), l'adolescence serait de 10 à 19 ans et la jeunesse de 15 à 24 ans.

Les définitions multiples, proposées par de nombreuses disciplines, au sein de différentes époques et des diverses cultures, permettent de rendre compte de la fascination, que cette tranche de vie qu'est l'adolescence suscite. Les diverses approches s'accordent à considérer, que l'adolescence démarre avec la puberté qui induit des changements tant au niveau physiques, psychiques, hormonaux, relationnels, cognitifs que sexuels. La fin de l'adolescence reste moins évidente à définir de nos jours.

Ces changements sont en lien direct avec la santé sexuelle. Réfléchir à comment nous considérons l'adolescence, permet d'ajuster notre posture lors des interventions, tant en

éducation qu'en conseil. Il est important, que l'adolescence, ne soit plus uniquement comprise au niveau des changements physiques, étant donné que c'est dans cette phase là-aussi que le cerveau passera d'un modèle de pensée concret à un mode de pensée abstraite. De considérer cette phase de vie comme une phase à part entière et non plus comme un entre-deux, permet de considérer davantage les spécificités de cette période, et pouvoir aménager une prise en charge propre aux ados.

C'est d'ailleurs la prise de position de l'OMS (2023), dans sa définition de la santé des ados, qui met en avant le moment singulier que représente l'adolescence en lien avec la croissance physique et les développements cognitif et psychologique rapides. « Cela a des conséquences sur ce qu'ils ressentent et la manière dont ils pensent, prennent des décisions et interagissent avec le monde qui les entoure ». Malgré la plutôt bonne santé des ados, c'est un âge où il y a de nombreux décès surtout liés à des accidents, des suicides et aux suites de violence. La plupart de ces décès seraient évitables. « Pour grandir et se développer en bonne santé, les ados ont besoin d'informations, y compris une éducation complète à la sexualité adaptée à leur âge » (OMS, 2023). Ils ont également besoin d'occasions de participer véritablement à la conception et à la mise en œuvre des interventions destinées à améliorer et protéger leur santé. Accroître ces opportunités est essentiel pour répondre aux besoins et aux droits spécifiques des ados.

Lors du cours de Dr Y. Takeuchi du 25 mars 2022 « Développement pubertaire et implications bio-psycho-sociales », nous avons dû identifier d'une part, les aspects biologiques, puis cognitifs et psychologiques, et familiaux et sociaux, du début, milieu et fin de l'adolescence. Nous avons pu identifier les décalages qu'il peut y avoir entre le développement physique et psychique. Il est vite fait de surestimer la capacité d'abstraction de certains ados qui ont eu leur développement physique et non pas nécessairement psychique. Nous avons appris que « les zones de contrôles de comportement mûrent plus tardivement, que celles qui gèrent les émotions ». Y. Takeuchi avait dit que : « l'ado a l'accélérateur sans avoir le frein ». C'est ce qui les pousse à explorer, sans nécessairement avoir déjà pu anticiper l'implication de leurs actions. La zone de contrôle liée à l'inhibition se développe dans un second temps. L'enjeu sera d'identifier ce qui est de l'exploration et de ce qui est de la prise de risque. Selon les contextes, les comportements exploratoires seront plus ou moins rassurants.

Avoir une vision globale de ce qui se passe à l'adolescence, tant au niveau psychique, physique que sexuel, permet de pouvoir considérer les ados avec leurs spécificités propres.

1.6. Pistes pour la pratique

En comprenant les enjeux liés à la période de vie adolescente, il paraît évident que dans le cadre de la santé sexuelle, il est important d'axer des messages qui soient au plus près des pratiques. Il ne fera pas de sens, d'explicitier les risques du sexe oral et de proposer la digue dentaire pour les cunnilingus et le préservatif pour les fellations, sachant que dans la pratique les protections ne sont que très peu utilisées pour le sexe oral. Il sera plus efficace, d'informer sur l'importance du préservatif pour toutes pénétrations et expliquer ce qui peut être fait en cas de prise de risque (contraception d'urgence et PEP) que de ne pas informer clairement et précisément. Mettre en avant quand et où faire un bilan IST (si possible à faire à chaque changement de partenaires ou en cas de prise de risque), les vaccins possibles et les antibiotiques pour traiter certaines IST, fera plus de sens que de mettre le focus sur les risques de ne pas s'être protégé.

Dans l'éducation sexuelle, il sera important de pouvoir créer un lien avec les jeunes afin qu'ils puissent considérer l'information qui leur est communiquée. J'essaie le plus possible, de partir de leurs préoccupations et de leurs représentations pour proposer une information qui puisse leur être utile et qui soit comprise et intégrée. Transmettre des messages de prévention qui soient axés sur ce que l'intimité et la sexualité peuvent apporter de positif en termes de bien-être ainsi que les éléments clés en termes de safer-sex et les solutions pour réagir lorsque c'est nécessaire, permet à la fois de donner un message qui donne envie et qui permet de faire confiance aux ressources du et de la jeune à pouvoir s'autodéterminer, agir et réagir. Les messages auront plus de chance d'être reçus, s'ils tiennent compte des besoins et des pratiques des ados. La mise en place de programmes de prévention par les pair·e·s, développés dans différents cantons, fait tout son sens, en lien avec les spécificités adolescentes et le besoin de pouvoir s'identifier. Au chapitre 5, d'autres pistes pour la pratique, en lien avec la pornographie, sont proposées.

De la même manière en conseil, il sera important d'être attentif·ve à bien pouvoir saisir où en est l'ado dans son développement, en sachant que sa maturité physique peut être en décalage avec sa maturité psychologique. L'enjeu sera de trouver l'équilibre entre le besoin d'autonomie du et de la jeune et un éventuel besoin de protection. Une approche intégrative semble la mieux à même de rendre compte de cette période clé pour le développement de la personnalité afin d'adapter des messages de prévention qui tiennent compte de l'aspect en mouvement de la maturité qui se construit chez les jeunes (Guidetti & Tourette, 2018).

2. La société hypermoderne

Le concept d'adolescence étant clarifié, je présente dans ce chapitre les enjeux spécifiques liés à la société hypermoderne. Celle-ci a été thématiquée dans les années 2010-2011 notamment par Aubert et Baru -Michel. Ce qui m'intéresse est de voir quelles étaient les projections faites par ces auteurices sur la sexualité des ados.

La société actuelle où tout doit être fait dans « l'urgence, l'instantanéité l'immédiateté » (Aubert, 2006, p. 45) est appelée par Aubert *la société hypermoderne* (2010, p. 6). « Hyper pour désigner le trop, l'excès, l'au-delà d'une norme ou d'un cadre » (ibid., p. 7).

2.1. Quelques points d'histoire

Pour comprendre l'émergence de cette société, je présente quelques éléments historiques clés. La période dite moderne arrive au moment de la Renaissance. A ce moment une science autonome se met en place, notamment par les découvertes de Galilée, la technique et l'économie se développent. Trois idées clés accompagnent la modernité : celle du Progrès qui toujours doit s'accroître, celle du Bonheur, auquel nous devons arriver grâce au Progrès de la science et celle de la Raison, qui arrive avec le rationalisme cartésien. « La philosophie des Lumières avec ses valeurs de liberté et d'égalité incarne l'essence de l'esprit moderne et de l'humanisme qui lui est associé » (ibid., p. 8).

Les idées et la valeur de la modernité sont remises en question. Nous n'atteignons pas le bonheur promis par le Progrès et la Raison. La notion de postmodernité apparaît dans les années soixante. Les structures et les repères de la sociabilité traditionnelle, la famille, l'église et l'école, sont en crise. Les repères sociaux, idéologiques et religieux s'effacent. Dans le même temps, la consommation de masse émerge et l'individu devient de plus en plus préoccupé par son plaisir personnel. L'individu est donc mené à construire sa vie de façon autonome tout en répondant au formatage de la société de consommation : aspects physiques, comportements, activités, environnement. Selon Aubert, le terme de postmodernité n'est plus assez fort pour illustrer ce qui se passe maintenant, elle propose donc le terme d'hypermodernité, afin de souligner le fait que la société contemporaine a changé.

Baru-Michel (2010, p. 12), s'appuyant sur la thèse d'Aubert à propos de l'hypermodernité, explique le développement de la société hypermoderne, notamment par l'émergence des moyens de télécommunication, l'individu peut être constamment partout à la fois. Il est possible de faire toujours plus en moins de temps, comme si le temps lui-même pouvait se compresser. Notre perception et notre expérience du monde a ainsi changé.

Les objectifs des sociétés hypermodernes sont la croissance et la puissance. La croissance économique se voit donc être une nécessité, il faut vendre toujours plus afin d'avoir du profit. Mais de l'autre côté, l'économie financière entraîne des crashes et des faillites. L'aspiration des individus est d'être libre, de jouir, notamment par les produits de consommation, tout en essayant de donner sens à leur existence. Ces contradictions portées par les sociétés hypermodernes amènent des frustrations et de la violence.

2.2. Amours liquides

Baumann (2007) explique, que par les diverses ruptures qui ont lieu dans la société, le présent passe du « solide » au « liquide ». Les références ne peuvent plus s'établir sur un long terme, elles ne cessent d'évoluer et de changer. Cette perte de référence peut engendrer des peurs. « C'est l'insécurité du présent et l'incertitude quant à l'avenir qui engendrent les plus effrayantes et les moins supportables de nos peurs » (Baumann, 2007, p. 37). Les ados subissent de plein fouet ces mutations de la société. Il leur est donné l'injonction, en particulier, de toujours pouvoir être dans la vague, donc changer de garde-robe, de meubles et d'habitudes. Baumann l'exprime, à la façon d'un slogan publicitaire : « Changer de personnalité aussi souvent que vous le pouvez » (ibid., p. 134). Une société qui donne de telles injonctions questionne quant aux liens collectifs et à la solidarité. Quelle utopie est-il possible d'avoir aujourd'hui en tant que jeune à l'âge de l'incertitude ? L'utopie à l'époque rejoignait l'idée d'un progrès, d'une évolution commune de la société. « Dans les rêves contemporains, en revanche, l'image du progrès semble être passée du discours de l'amélioration partagée à celui de la survie individuelle » (ibid., p. 133). La solidarité semble avoir été remplacée par la concurrence individuelle. « Avoir une chance de réussir suppose d'être vigilant vingt-quatre heures sur vingt-quatre, sept jours sur sept, et surtout de ne pas cesser d'avancer, aussi vite que possible... » (ibid., p. 135).

Aubert reprend le paradigme du présent liquide de Baumann, pour créer le concept « d'amours liquides » (2010, p. 28). Elle fait le lien entre la société hypermoderne et les rapports aux autres qui doivent être rapides, flexibles, éphémères. Un marché des relations amoureuses s'est mis en place notamment par le grand développement, des applications de rencontres. A la fois, l'individu cherche ou espère trouver des relations sûres et intenses mais qui doivent aussi être révocables à tous moments. Selon Aubert, la jouissance du sentir, de l'émotion partagée a supplanté à la recherche d'un engagement dans des sentiments durables (Aubert, 2006, p. 45). Baru-Michel (2010), elle aussi met en avant la fragilité du lien, et l'exposition de soi sur les réseaux sociaux. Les liens sexuels sont fondés sur les désirs, les sentiments mais la rupture est possible dès que les sentiments sont contrariés. Les relations sont construites par une exigence d'authenticité mais un refus de contrainte.

2.3. Tyrannie de la visibilité

En 2011, Baru-Michel faisait déjà remarquer que les écrans étaient partout présents et de la difficulté à pouvoir prendre distance de ces images : « Devant l'écran l'imaginaire et la réalité sont confondus dans le virtuel » (p. 28). Trop rapidement, nous prenons comme réalité vraie, ce qui est ainsi donné à voir à profusion par les écrans. Face à une telle "invasion" de l'image, il n'est souvent pas possible de prendre un recul critique et cela d'autant plus pour les jeunes.

Il y a douze ans déjà, Aubert soulevait la problématique majeure de la société qui « est centrée sur le spectacle et la théâtralisation de l'existence, par lesquels le corps capturé par l'image et le sujet soumis à l'insistante injonction de visibilité seront inscrits dans une mise en scène permanente. » (2011, p. 48). Pour Jauréguiberry (2011, p. 332) la société hypermoderne a donné comme seul moyen d'être visible, l'image et par ce fait l'exposition par les écrans. Sans cesse, nous devons nous réinventer, être plus compétitif·ve, plus jeune, plus branché·e, nous présenter avec une façade, qui serait le Moi-Idéal selon les normes établies de la société qui s'axent sur l'exacerbation du Moi.

La société de l'image est toujours plus centrée sur la vie intime. L'écran donne à voir tout ce qui était avant du privé. L'image peut être déformée mais nous donne toujours l'injonction de ce que nous devrions avoir envie ou désirer. Dans cette société de l'hyper le rapport à soi est marqué par l'excès, le dépassement de soi. N'est-ce pas cette quête de l'excès qui marque la peur du manque absolu, le trop plein opposé au vide intégral et qui implique cette quête de

l'intensité dans l'ici et maintenant ? (Aubert, 2010, p. 28). Pour se sentir exister n'est-il pas nécessaire alors d'être dans la transgression ?

Baru-Michel (2010, p. 13) met en avant le phénomène à la mode du happy slapping qui consiste à filmer l'agression physique d'une personne. Elle l'explique par l'addition de l'exploit-performance, de la transgression des normes et du scandale. Elle fait le parallèle avec les relations sexuelles qui peuvent être réalisées au sein d'un processus transgressif, par la volonté d'être en adéquation avec un imaginaire du désir coïncidant avec la représentation de la liberté et de l'authenticité de chacun. Baru-Michel explique que la relation sexuelle, alliée à des processus transgressifs est une combinaison qui permet dans de nombreux cas d'amener à la jouissance. La transgression deviendrait-elle alors une norme ? (ibid., p. 14).

Les auteurices citée·e s'accordent à constater que la société se caractérise par ses injonctions à l'individualisation, à l'excès, à la transgression, à la performance, à l'urgence, à l'immédiateté, à la visibilité, à la réussite et à la consommation. Iels en suggèrent des potentiels effets sur les ados, notamment sur leur vision de l'amour et de leur sexualité qui elles aussi deviendraient des objets de consommation. Qu'en est-il ? La société hypermoderne a-t-elle à ce point-là enlevé toute profondeur dans les liens, empêchant toute forme d'engagement ? Ce qui était avancé par ces auteurices, voilà plus de dix ans, est pour partie validée par les recherches actuelles, mais pour une autre partie, ces hypothèses ne se valident pas aujourd'hui.

Dans le chapitre suivant, le point est fait sur les comportements sexuels des ados, ainsi que le regard qu'ont les ados de leur propre sexualité.

3. Sexualités des ados

Le contexte ainsi posé à propos de l'analyse de la société hypermoderne, je m'appuie sur les recherches les plus récentes, qui se sont interrogées à propos des sexualités adolescentes (Ovidie, 2018, Mazaurette, 2023) et celles qui se sont appuyées sur des données récoltées directement auprès d'elles (JAMES, 2022 ; Carbajal et al., 2019 ; Barrense Dias et al. 2018 ; IFOP, 2017 ; Puglia & Glowacz, 2015). Dans ce chapitre, je mets en avant les liens qui peuvent être faits entre les projections imaginées dix ans plus tôt (présentées dans le chapitre précédent) et les résultats de ces études.

Selon Bajoit et al. (2000), les jeunes doivent se construire dans le contexte ambigu et difficile d'une double normativité et d'une crise sociale : « Une double normativité dans la mesure où coexistent, à des degrés divers, les anciennes normativités qui s'affaiblissent tandis qu'émergent, souvent de manière fragmentée, de nouveaux principes de sens » (p. 15). Aujourd'hui, la plupart des jeunes arrivent plus tardivement dans la vie dite d'adulte. Les études supérieures et les années sabbatiques prises permettent un « allongement de la jeunesse » en Europe (ibid., p.17). Dans la socialisation actuelle, il faudrait pouvoir identifier ce qui « se vit comme un choix et ce qui se subit comme une contrainte » (ibid.). Selon Héril (2011), les spécificités propres aux ados d'aujourd'hui sont le rapport direct aux images pornographiques, la position de cible économique, l'incertitude face à l'avenir ainsi que la notion de couple qui évolue. Dans les années 2000-2010, l'accès aux premières images pornographiques se faisait pas hasard, alors qu'aujourd'hui, les ados peuvent librement trouver une grande diversité de contenu pornographique. Aucune génération n'a consommé autant d'images, mais aucune génération non plus n'en a créées et diffusées autant, ceci notamment grâce aux réseaux sociaux. Il est désormais tout à fait commun de s'exposer permanentement sur la toile.

3.1. Pornographie omniprésente

L'étude JAMES (2022) faite en Suisse auprès de 1049 jeunes entre 12 et 19, indique que la moitié ans, ont déjà vu du contenu pornographique. Selon l'étude IFOP (2017) réalisée en France auprès de 1005 jeunes de 15 à 17 ans, 70% des mineur·e·s ont accès à de la pornographie gratuite à partir de leur téléphone. A 14 ans, la moitié des jeunes déclarent avoir déjà vu un film pornographique. Plus d'un·e ado sur deux considère avoir été trop jeune lorsque iel a vu de la pornographie pour la première fois. 55% des garçons et 44% des filles qui ont déjà eu un rapport

sexuel considèrent que les films X qu'ils ont vus ont participé à leur apprentissage de la sexualité. 44% des jeunes sexuellement actifs ont déjà essayé de reproduire ce qu'ils ont vu à l'écran.

Ovidie (2018) interroge elle aussi l'influence de la profusion des images pornographiques et de la *porn culture* sur nos imaginaires sexuels. Elle met bien en avant que selon les époques et les milieux nous ne fantasmons pas de la même façon. Dans un double mouvement, la pornographie nourrit nos imaginaires érotiques, mais elle est aussi le reflet de notre société. « Le porno *mainstream* met en scène des fantasmes sexistes parce qu'il est le reflet d'une société sexiste qui, à son tour, se nourrit des codes du porno » (p. 41).

C'est justement une question que Puglia et Glowacz (2015) se sont posée dans leur recherche sur la sexualité des jeunes et de leurs représentations, en lien notamment avec la grande accessibilité à la pornographie. D'après les conclusions de leur enquête, menée en Belgique auprès de 319 ado âgé·e·s de 15 à 19 ans, les jeunes regardent de la pornographie tout comme ceux qui n'en consomment pas soulignent unanimement des aspects négatifs liés à la pornographie, et ils semblent conscient·e·s qu'elle représente de la fiction. Cependant, l'étude indique que les jeunes qui regardent de la pornographie « considèrent que ce média met en scène des *relations sexuelles réalistes* », qu'il montre « des pratiques sexuelles qui plaisent aux femmes » et que c'est un « outil d'éducation sexuelle » (Puglia & Glowacz, p. 4). Les jeunes qui consomment régulièrement du porno indiquent davantage d'effets positifs de ce média que ceux qui n'en consomment pas. Les premier·e·s s'imaginent que la pornographie peut influencer une entrée plus précoce dans la vie sexuelle – ce qui n'est pas avéré par la recherche. La fréquence des relations sexuelles est semblable entre les deux groupes. Ce qui diffère dans les pratiques sexuelles de ceux qui regardent de la pornographie, est un plus grand nombre de partenaires sexuel·le·s ainsi que des conduites sexuelles plus diversifiées (ibid., p. 6).

Les comportements de contraintes sexuelles semblent ne pas être influencés par le fait d'avoir ou non consommé de la pornographie. En effet, 17% des consommatrices et 14% des non-consommatrices déclarent avoir contraint au moins une fois leur partenaire. 22% des consommatrices et 24% des non-consommatrices disent s'être déjà senti·e·s par leur partenaire. Il est intéressant que les résultats de cette étude ne confirment pas que la contrainte sexuelle, et le fait de se rendre disponible pour la sexualité, soit plus présent chez les consommatrices, (ce qui est avéré dans d'autres études). Les autrices expliquent que la

« conscientisation des effets négatifs aurait un effet modérateur sur l'influence de la pornographie » (ibid., p. 5). Il est intéressant qu'aucun lien dans cette étude ne soit fait avec les potentiels effets des injonctions de genre présentes constamment dans la société. Les autrices expliquent que la consommation de pornographie est aujourd'hui banale et courante. Elles appuient l'importance de « développer l'esprit critique des jeunes » (ibid., p. 6) afin de court-circuiter l'influence de ce média, et d'informer les parents pour ouvrir un espace de discussion autour des sexualités (des pistes sont développées au chapitre 5 de ce travail). Toutefois, tous les jeunes, n'ont pas les mêmes opportunités de développer leur esprit critique.

3.2. Capacité de mise à distance

Dans leur ouvrage, Amsellem-Mainguy et Vuattoux (2020) expliquent que l'influence de la pornographie est forte dans les moments de découvert de la sexualité, puis une distance critique se met peu à peu en place. Tous les jeunes n'ont pas les mêmes moyens afin de pouvoir créer une distance critique avec la pornographie. D'après cette étude, les filles semblent développer davantage de compétences réflexives que les garçons et ces compétences sont davantage présentes chez les jeunes issus de milieux sociaux favorisés. Les adolescentes des classes aisées sont donc les plus aptes à prendre du recul vis à vis des films pornographiques qui mettent en scène de la domination masculine, et cette distance augmente au fil des années.

Dans l'émission La Zone Mazaurette (21 janvier 2022), Maïa Mazaurette répond à la question de la journaliste Caroline Roux : la pornographie influence-t-elle la sexualité des ados ? En s'appuyant sur les études les plus récentes, dont celles présentées ci-dessus, elle confirme que la consommation de pornographie arrive de plus en plus tôt, l'âge moyen est passé de 15 ans et 8 mois en 2008 à 14 ans et 5 mois en 2018. L'âge moyen du premier rapport sexuel reste cependant le même depuis 1995 : un peu avant 17 ans. Pour 70% des jeunes c'était le bon moment (Barrense-Dias et al. 2018). La consommation de pornographie n'a visiblement pas d'effet sur l'âge du premier rapport sexuel, mais elle influence notablement les manières de l'explorer, puisque plus de la moitié des ados ont essayé à un moment de reproduire ce qu'ils y ont vu. Cependant, comme le précise Mazaurette, le porno est problématique uniquement lorsqu'il n'y a pas de contre-modèle de sexualité. Or, ce n'est que rarement le cas actuellement

puisque d'autres modèles sont visibles dans les films, les séries³, les livres et d'éventuelles conversations avec des ami·e·s, les parents ou d'autres adultes de référence.

3.3. Banalisation de la violence

Si ni l'âge de la première relation sexuelle, ni la fréquence des rapports n'ont changés de manière notable ces 20 dernières années, d'autres faits peuvent être considérés comme plus inquiétants. Dans un article pour le Temps publié cette année, Mazaurette (2023, pp. 18-19) fait référence à de nombreuses études, dont une récente étude anglaise. On y apprend que 80% des Anglais·e·s de 16 à 21 ans ont déjà vu de la pornographie comportant des scènes agressives ou dégradantes et que la moitié de ces jeunes imaginent que « les filles apprécient ou attendent des pratiques violentes ». Le revenge porn ou pornodivulgatoïen est lui aussi très présent : 51% des filles et 32% des garçons ont vu des vidéos pornographiques dans lesquelles était présente une personne qu'ils connaissaient.

La dernière étude JAMES (2022), sur l'utilisation des médias par les jeunes de 12-19 ans, indique que près de la moitié des ados ont déjà été victime de harcèlement sexuel en ligne, contre 19% en 2014. Le cyberharcèlement sans connotation sexuelle a lui aussi augmenté de 10% (p. 67). Deux jeunes sur cinq affirment que de fausses informations ont déjà été divulguées à leurs sujets. L'article mentionne le dernier Baromètre du sexisme en France. Celui-ci indique que plus d'un tiers des hommes de moins de 35 ans trouve acceptable d'insister pour avoir un rapport sexuel et que moins d'un jeune homme sur deux considère problématique « l'image des femmes rendues par les contenus pornographiques », contre 86% des femmes.

Ceci pourrait confirmer les inquiétudes exprimées par Baru-Michel en 2011 à propos de la pornographie, et en 2010 à propos de la transgression comme une nouvelle norme de la société hypermoderne. Elle expliquait que la pornographie pose problème de par le fait qu'elle produit des plans réalistes. L'autrice se demandait comment les ados pouvaient prendre du recul sur ces images, et justement comprendre qu'elles ne sont pas le reflet de la sexualité avec tout ce qu'implique une rencontre et le respect effectif des désirs et du corps de l'autre ? Cet imaginaire construit par les images capte le Moi et agit « comme le ferait une substance toxique » (p. 30) sur les désirs et les représentations. Baru-Michel (2011) parle d'une nouvelle forme d'addiction.

³ Des séries comme *Sex Education* et *Heart Stopper*

Toutefois, comme nous l'avons vu, les jeunes, dépendamment de leur classe sociale et de leur genre, développent des stratégies afin de mettre une distance avec ces images et d'autres études se positionnent à l'encontre des conclusions de Baru-Michel. C'est le cas de Bozon qui parle « d'alarmisme sexuel, qui frise la panique morale à l'égard de la jeunesse », il l'explique comme « l'un des contrecoups de la fin du contrôle direct des adultes » (2012, p. 121). En 2023, Mazaurette conclut pour sa part que les jeunes changent moins que leur contexte : « Manifestement, la fascination des ados pour la transgression s'exprime sur toutes les plateformes » (2023, p 18).

3.4. Mise à disposition sexuelle

Dans leur livre, *Parlez du porno à vos enfants avant qu'Internet ne le fasse*, Labouret et Butstraen (2019), proposent un autre regard critique de la pornographie. Celle-ci serait supposée nous offrir la libération sexuelle : « En réalité, elle nous enferme dans des rôles et nous présente des rapports humains réduits à des postures sexistes dominants-dominés » (p. 83). « Comment les filles et les jeunes femmes peuvent-elles apprendre à se respecter elles-mêmes puisque leur soumission semble à ce point actée dans les milliers de vidéos qui circulent sur le net » (ibid., p. 85). Refuser certaines pratiques place alors les jeunes femmes à contrecourant d'un imaginaire dominant.

C'est justement ce que tend à montrer l'article de Carbajal et al. (2019). Les jeunes femmes interrogées expliquent que les transactions sexuelles sont vues comme une monnaie d'échange pour négocier les équilibres relationnels. Cette composante de redevabilité dans la sexualité, n'est pas exprimé par les jeunes hommes et certains ne semblent pas se rendre compte que des jeunes femmes se sentent obligées d'offrir de la sexualité. « La logique de la redevabilité exprimée par les jeunes peut être comprise comme révélatrice de rapports sociaux de genre qui les dépassent » (ibid., p. 208). Les normes de genre et l'ordre hétérosexuel est ainsi reconduit, avec ce qu'il implique d'inégalités dans les liens. Il est intéressant d'observer que dans cette étude, les auteurices ne font pas de lien direct avec la pornographie, pour comprendre ce sentiment de redevabilité. Les « scripts sexuels », partout présent dans la société, participent à cela. Toutefois, il est certain que la pornographie renforce ces scripts.

La surreprésentation des femmes dans le cas d'expériences sexuelles non désirées et d'abus sexuels est confirmée notamment par l'étude de Barrense Dias et al. (2018) menée à l'échelle nationale suisse auprès des jeunes âgé·e·s en moyenne de 24 à 26 ans. En effet 53% des femmes interrogées ont accepté des relations sexuelles sans désir, contre 23% des hommes qui ont déjà accepté des relations sexuelles sans vraiment le vouloir. 40% des femmes qui ont accepté, c'était pour que tout se passe bien dans la relation et pour 36% des hommes parce que la partenaire s'attendait à une relation sexuelle. 25% des femmes contre 8% des hommes ont déjà eu un rapport sexuel non-désiré et 16% des femmes contre 3% des hommes ont déjà été victime d'un abus sexuel. Il est intéressant de voir comment les stéréotypes de genre se réaffirment dans l'intime.

3.5. Des ados à fleur de peau

Malgré ces constats qui peuvent être préoccupants, il est intéressant de noter que les aspirations amoureuses des ados restent les mêmes, à savoir des relations stables et fidèles. En effet, Mazaurette (2023) écrit que la fidélité reste une valeur importante pour 65% des jeunes. Les pratiques n'évoluent que peu et, bien que certaines apparaissent plus tôt, il n'y a pas une augmentation des pratiques « hors-norme ». 69% des jeunes sont satisfaits de leur vie sexuelle, et un tiers considère que la confiance participe au bien-être sexuel. Mazaurette (2023), dans sa conclusion, enjoint à « ne pas réduire la complexité d'une trajectoire sexuelle à cette période de transition – forcément tumultueuse ». Les études qui s'axent sur le long terme tendent à prouver que les spécificités générationnelles s'estompent avec le temps.

Les discours et les études à propos des jeunes ne donnent pas de résultats univoques. Il est intéressant d'observer que plusieurs aspects qui peuvent sembler contradictoire, se juxtaposent et coexistent. A la fois une satisfaction pour deux tiers des jeunes de leur sexualité et leurs recherches de relations amoureuses stables, une capacité de mettre à distance les images pornographiques consommées, mais également une grande banalisation de la violence, qu'elle soit sexuelle ou non, et des constats plus que mitigés sur l'égalité sociale et sexuelles des genres. Il serait intéressant d'interroger les jeunes d'aujourd'hui, dix ou vingt ans plus tard et leur demander quel regard ils portent aujourd'hui à leur sexualité passée. A l'issue de ces lectures, l'enjeu qui me semble vraiment de taille est d'amener une éducation à propos des stéréotypes de genre ainsi qu'une éducation au consentement, tant sur le plan relationnel que sexuel, ainsi qu'une éducation aux médias. Des pistes d'action sont proposées dans le chapitre 5.

4. Observations du terrain

Afin de pouvoir nuancer les résultats des études mentionnées précédemment, je tiens à présenter ce qui est ressorti de mes expériences de terrain à propos des sexualités adolescentes.

4.1. Il y a dix ans

En 2012, dans le cadre d'un stage à Profa de six mois, au Centre de compétences prévention VIH-IST à Lausanne, j'avais réalisé une recherche-action auprès des Georgette In Love. Suite à cette recherche, j'avais rédigé un dossier intitulé : *La prévention par les pairs pour les jeunes du post-obligatoire répond-elle à leurs besoins ? Une recherche-action sur l'atelier Multiplic'ados (prévention du VIH et des autres IST)* (Schüpbach, 2013).

Une équipe de douze intervenant·e·s par les pairs, appelée les Georgette in love (GIL) proposent différents ateliers aux jeunes du post-obligatoire et du milieu festif vaudois Les GIL sont formé·e·s aux thématiques de santé sexuelle. Les ateliers Multiplic'ados sont menés sur quatre rencontres et débouchent sur une journée de présentation dans les établissements. Les présentations sont animées par un groupe d'élèves pour leurs camarades. Il s'agit donc de former des jeunes par des jeunes pour des jeunes,

A l'époque, j'avais intégré l'équipe des GIL, et j'avais été présente dans la réalisation de trois ateliers Multiplic'ados pour trois gymnases lausannois.

Afin de répondre à la question principale de mon dossier, j'avais dans un premier temps interrogé, en réalisant des focus-group, les Multiplic'ateurices (les jeunes qui participaient à l'atelier Multiplic'ados) afin de savoir quels étaient leurs besoins en termes de santé sexuelle, quelles étaient leurs motivations et intérêts à animer l'atelier de prévention. Je vais synthétiser ici, les éléments clés qui étaient ressortis de ma recherche-action.

Le besoin principal, qui est ressorti en terme de santé sexuelle pour les Multiplic'ateurices, est celui d'obtenir des informations claires et précises sur le VIH et les IST. Le besoin d'être mieux informé·e·s s'explique notamment par leur sentiment d'être perdu dans le surplus d'informations présent sur Internet. Iels en ressentent le besoin d'éclaircir la véracité ou non de ce qu'il leur a été transmis. Ce besoin a été confirmé par des questionnaires que j'avais fait

passer à la première rencontre ainsi que dans les questions qui ont émergé lors des différentes rencontres. Les connaissances sur la transmission du VIH et les conditions pour ne plus utiliser de préservatif, étaient pour la plupart incomplètes. Les règles du safer-sex n'étaient en majorité pas connues, et certaines idées reçues persistaient (peur de la transmission du VIH par les moustiques, les coupures et les piercings). Ce sentiment de perte de repères lié au surplus d'informations rejoint la thèse présentée au chapitre 2 de Aubert et Baru-Michel (2010 et 2011).

La motivation principale des Multiplic'ateurices à participer au projet était de devenir actrice de la prévention afin de transmettre les informations importantes. Les Mutiplicateurices étaient tout à fait conscient·e·s de la possibilité de la portée de leur parole du fait d'avoir le même âge : « Nous on pense qu'ils seront plus réceptifs car ils ont le même âge, c'est pas comme si c'étaient des adultes qui leur parlaient et qu'ils disaient : « ils viennent nous faire la morale ». Ils vont se sentir en confiance »⁴.

Les Multiplic'ateurices avaient pour intérêts :

- d'informer sur la transmission du VIH et des autres IST. C'est à la fois ce sur quoi iels avaient besoin d'être informé·e·s mais aussi ce qu'iels souhaitaient transmettre. Ce premier intérêt concerne les questions d'ordre médical. « Nous, on voulait simplement transmettre les bases, les gestes à avoir en cas de danger, les réflexes »⁵.

- d'offrir la possibilité d'un dialogue sur la sexualité afin de briser les tabous. « On pense que c'est important d'en parler. Essayer de faire comprendre aux gens qu'il ne faut pas avoir honte d'en parler, que c'est vraiment important ».⁶ Iels exprimaient aussi le souhait de « dénoncer tous les préjugés qu'il y a par rapport aux IST, et à la sexualité en général ».⁷ Ce second intérêt aborde des questions d'ordre plutôt social.

Ce qui ressortaient des besoins Multiplic'ateurices confirmaient la thèse de Pelège et Picod (2010, p. 17) comme quoi la sexualité touche un champ plus large que celui de la simple anatomie humaine. Pour que le message de prévention en lien avec la sexualité soit efficace, il est important, qu'il s'appuie sur le champ biomédical, psychoaffectif et social, étant donné que la sexualité est une construction entre l'inné et l'acquis, entre la nature et la culture.

⁴ Focus-groupe au Gymnase Auguste-Piccard, en octobre 2012

⁵ Ibid.

⁶ Ibid.

⁷ Focus-group au Gymnase de la Cité, en octobre 2012

Les thèmes choisis par les Multiplic'ateurices pour animer les ateliers Multiplic'ados avaient rencontré un franc succès. Les élèves avaient fait des retours favorables. Les Multiplic'ateurices avaient bien évalués les besoins de leurs pairs. Les jeunes ont exprimé que ça permettait de « dédramatiser », que c'était utile et que cela avait permis d'enlever certains tabous. Le fait qu'une action de prévention soit menée et motivée par leurs collègues leur a permis de réaliser que les questionnements et les thématiques liées aux sexualités étaient légitimes, et qu'ils ne sont pas seuls. Ils ont aussi beaucoup apprécié que les intervenant·e·s soit des gymnasien·ne·s car ils partagent « le même stade de mentalité » et ils ne sont pas là pour leur faire la morale. Comme l'avait affirmé une gymnasiennne : « La prévention est toujours utile, on ne le répète jamais assez, c'est une superbe initiative ».

Les propos des jeunes quant à leur satisfaction d'être informé·e·s par d'autres jeunes permettent d'appuyer ce qu'affirme l'UNICEF (2005) et les autres associations à propos de la formation par les pairs. La transmission d'informations ne suffit pas, ce qui pousse à changer un comportement sont « les opinions et les personnes du même âge qui sont proches de nous et en qui nous avons confiance » (p. 1). L'UNICEF met en avant l'importance de combiner les différentes approches, car les éducatrices pour/par les pairs ont pu se montrer plus efficace que les adultes pour établir des normes et changer les attitudes relatives à la sexualité. « Toutefois, ils n'obtiennent pas forcément de meilleurs résultats pour transmettre des informations concrètes sur la santé ». (ibid., p.3).

Je me souviens avoir été touchée, à l'époque, d'entendre ces jeunes exprimer leur désarroi face au foisonnement d'informations et devant la difficulté à trier ce qui était juste ou non, ainsi que le manque d'espace de paroles destinés à parler des émotions qui entourent les questions de sexualités. Cela m'avait interrogée sur les limites d'une approche encore trop « hygiéniste » dans la prévention en santé sexuelle et je m'étais questionnée sur comment offrir ces espaces de parole et de réflexion.

4.2. Dix ans plus tard

Dix ans plus tard, en janvier de cette année, j'ai été engagée comme éducatrice en santé sexuelle pour le canton de Fribourg. Je me souviens que je m'étais demandée à quel point les interrogations des ados seraient différentes, dix ans après, notamment en lien avec l'essor des moyens de communication. Lors de mes interventions en 6, 8 et 10H, j'ai observé de nombreuses interrogations des élèves. Je partage ici une synthèse de mes observations de terrain et des constats aussi partagés par mes collègues ainsi que la tendance générale des questions qui émergent en classe et de celles qui sont anonymes.

Les interrogations observées chez les 10H, portent sur les thèmes suivants :

- les risques de relations de plus de 3 ans d'écart d'âge (est-ce vraiment illégal si tous les deux sont d'accord ? A-t-on le devoir de dénoncer ?).
- les conséquences (au niveau pénal) pour des personnes qui n'auraient pas respectés le consentement. Mieux comprendre ce qu'est un abus sexuel et comment porter plainte.
- sur l'homosexualité (pourquoi est-ce que ça existe, depuis quand ?) Des interrogations de savoir si plus de visibilité ne fait pas qu'il y ait plus de personnes homos ? Est-ce que cela influence les enfants ? Des interrogations en lien avec l'Islam (On ne peut pas être gay et musulman ?). A-t-on le droit d'être homophobe ?
- sur l'identité de genre (c'est quoi non-binaire). Peut-on se sentir autre chose qu'homme ou femme (un objet ou un animal ?)
- sur les relations sexuelles et la première fois. Est-ce que ça doit faire mal ? Comment faire les préliminaires ? Est-ce normal de saigner ?
- la masturbation. Est-ce normal ? A quelle fréquence ? Les filles aussi ?
- les règles : le débit, leur régularité et irrégularité (aussi en 8H)
- sur la tailles moyennes du pénis et du goût du sperme (aussi bien présent en 8H).

Chez les 8H, les questions qui ressortent le plus sont en lien :

- avec les règles ; qu'est-ce qui est normal ou non au niveau du débit, de la régularité
- et de manière générale des questions sur la puberté et l'inquiétude d'être dans la norme.

Chez les 6H, les questions qui reviennent le plus sont liées à la reproduction et à comment on fait les bébés : notamment sur le développement du fœtus, et une grande curiosité sur les jumeaux et les fausses couches (pourquoi le bébé meurt).

De manière générale, les questions portent en majorité sur l'inquiétude de correspondre aux normes, de savoir comment se fait telle ou telle pratique, ainsi que des inquiétudes de savoir ce qui est du cadre légal ou non.

J'ai finalement peu de questions anonymes en lien direct avec la pornographie. J'imagine que ça doit être en lien avec le fait que je prends passablement le temps d'en parler lors de mon premier passage. La taille moyenne du pénis en érection revient constamment et sans doute que la pornographie n'y est pas pour rien. Dans l'ensemble les questions sont plutôt candides. Je suis étonnée du peu de connaissance anatomique, la vulve et le clitoris ne sont pas toujours connus par les élèves. Les ados semblent étonnés de savoir que ça n'est pas forcément la pénétration qui fait jouir les femmes, qu'une relation sexuelle ne doit pas forcément être pénétrative, que le vagin a lui aussi une érection, tout comme le clitoris, que la première fois ne doit pas faire mal et que l'hymen n'est pas une preuve de virginité.

J'observe moins de question et d'intérêts qu'il y a dix ans sur le VIH et les autres IST. Est-ce en lien avec le fait que le VIH n'est plus une maladie mortelle et que la peur est moins présente ? Toutefois, les interrogations pour trier le vrai du faux me semblent tout aussi présentes qu'à l'époque, si ce n'est davantage et le besoin d'espace de parole se valide lui aussi.

Mes observations de terrain, rejoignent les propos de Héril qui dit que contexte actuel est certes unique mais la curiosité autour de 12-13 ans reste la même. « A 12 ou 13 ans on a le même désir de savoir si les représentations mentales internes correspondent à la réalité » (2011, p. 43). Tout comme les propos de Bajois et al. (2000) qui disent que les questions sur la sexualité à l'adolescence vont dans tous les sens entre la découverte de premiers pas dans la sexualité, l'envie de se découvrir, et la peur du regard des autres.

5. Pistes pour la pratique

En comprenant les enjeux liés à la période de vie adolescente ainsi que ceux liés à notre société contemporaine, et au vu des résultats des études mentionnées dans ce travail, je présente ici quelques pistes pour la pratique qui me paraissent importantes.

L'hypothèse d'Ovidie sur la partie politique de nos imaginaires érotiques, amène une ouverture interpellante et dérangeante, qui semble prendre tout son sens, si l'on considère le résultat des études vu précédemment. Est-ce que finalement, cela n'arrange-t-il pas tout le monde, que des jeunes femmes soient conditionnées à s'exciter de cette façon-là (2018, p. 48) ? Compte tenu de cela, il est donc nécessaire d'offrir aux jeunes un questionnement profond sur le genre et non pas uniquement sur la notion de consentement, qui a elle-seule ne suffit pas. La notion de plein-gré, qui permet de questionner son envie et son désir à vivre une relation sexuelle ou non, est aussi une notion à amener auprès des jeunes, afin de pouvoir déconstruire peu à peu les relations de pouvoir liées à l'hétéronormativité.

Erika Lust, réalisatrice de porno féministe, encourage les parents à prendre le temps de discuter avec leur enfant et d'encourager à une réflexion critique. « Et si entamer une *porn conversation* ne résoudra pas tout, au moins cela permettra de semer une graine d'esprit critique, ce qui ne sera pas complètement vain » (ibid., p. 108). Transmettre des outils afin de développer un esprit critique est ce qui permet aux ados de pouvoir prendre une distance des images véhiculées par la pornographie. « En effet, une manière de « court-circuiter » l'influence de ce média serait de développer l'esprit critique des jeunes notamment en leur donnant des informations sur la sexualité et la pornographie » (Puglia & Glowacz, 2015, p. 6). Yaron et al. (2018), dans leur guide des meilleures pratiques pour informer les parents, encouragent elleux-aussi les parents à créer un dialogue avec leur enfant : « La discussion précoce des aspects positifs de la sexualité et des relations amoureuses est encore plus importante face à un accès généralisé à la pornographie afin de garder de l'espace pour l'amour, l'intimité, le respect de soi et de l'autre, et pour la relation affective entre deux personnes » (p. 847). Labouret et Butstraen (2019), expliquent aussi la nécessité d'avoir un dialogue avec les jeunes, même avant l'usage d'internet, afin de parler de ce qu'ils pourraient voir, dans le but « de les aider à remettre la pornographie à sa juste place de fiction et de mise en scène » (p. 115). Et pouvoir à travers ces discussions, expliquer tout ce qui peut entourer l'intimité lorsqu'elle est vécue dans le respect de l'autre. Jehel et Gozlan (2019), mentionne « une urgence démocratique à former les jeunes au

fonctionnement des réseaux d'information et à les éduquer à l'image » (p. 197). Tous les auteurices s'accordent donc sur la nécessité de dialoguer et de parler de sexualité avec les jeunes.

Dans les cours d'éducation sexuelle, je donne une grande place à la discussion autour de la pornographie, mais j'ai le sentiment que bien souvent les jeunes donnent les réponses attendues. J'aimerais pouvoir réussir à ce qu'ils puissent parler davantage à cœur ouvert et permettre un échange authentique. J'ai l'impression qu'ils sont bien capables de dire que le porno, ce n'est pas la vraie vie et que ça peut choquer. Certain·e·s peuvent même expliquer les effets spéciaux et les conditions de tournages, pourtant j'ai le sentiment que ça n'est pas suffisant pour ouvrir d'autres portes qui permettraient que les femmes ne se sentent pas obligées de se mettre à disposition et que les hommes n'aient pas le sentiment de devoir absolument performer au lit. Sans leur montrer directement de la pornographie, ce qui ne serait pas autorisé au sein des établissements scolaires, il serait intéressant de leur montrer des publicités qui s'appuient sur l'esthétique de la *porn-culture* et ouvrir la discussion à partir de ce support. De cette manière, il serait plus aisé de questionner les représentations de genre.

En ayant vu l'importance de conjuguer diverses approches de prévention, il me semble qu'une piste intéressante serait d'imaginer des duos entre un·e professionnel·le de la santé sexuelle et un·e pair. Il me semble qu'un discours d'un·e jeune à peine plus âgé·e ayant déconstruit la pornographie et ayant eu des expériences sexuelles positives pourraient aussi enrichir les interventions. J'ai le sentiment que des échanges plus riches pourraient alors émerger.

J'explique que la sexualité n'est pas forcément pénétrative, qu'il y a mille manières de faire du sexe, sans en nommer explicitement une seule. Je n'ai pas le sentiment que ces paroles permettent vraiment à d'autres imaginaires de se construire. Il pourrait donc être intéressant de montrer aux élèves des extraits de séries qui montrent une diversité de sexualité et une vision sexy du consentement. La série *sex-education* montre de bons exemples de consentement explicite ainsi qu'une large diversité des jeunes qui font du sexe, qui ne sont pas forcément blancs et blanches, valides, minces, beaux et belles. Cette série est interdite aux moins de 16 ans, ce qui ne permettrait pas de l'utiliser avec des 10H, au post-obligatoire, ça serait une option plus facilement envisageable.

Il pourrait aussi être intéressant, après avoir montré des modèles positifs du consentement, où l'on voit que la magie du moment n'est pas cassée parce qu'il y a eu de mots qui posent une demande, de présenter des extraits cultes de films qui montrent des baisers volés.

S'appuyer sur l'actualité permettrait une réflexion sur des faits concrets : comme le baiser récemment pris de force par Luis Rubiale, président de la Fédération royale espagnole de football, à la joueuse espagnole, Jennifer Hermoso, lors de la remise de la Coupe féminine de football en Australie.

La vidéo de *Teen-spirit* sur la Pornographie (2017), que j'utilise en classe, permet déjà un bout de déconstruire et discuter avec les jeunes. Ils semblent apprécier cette vidéo et le ton plutôt direct des actrices qui explicitent les clichés du porno et expliquent en quoi on est loin d'une vraie relation sexuelle entre deux personnes.

En lisant les livres de chroniques de Dr Kapote (2018), il y a un outil qui m'a particulièrement parlé et que j'aurais envie d'expérimenter dans mes prochaines interventions. L'idée est de laisser aux ados la possibilité d'imaginer une première rencontre entre deux personnes. Lorsque les deux sont sur le point d'arriver chez l'un·e ou l'autre, Dr Kapote suggère que la fille exprime que ça va trop vite et le souhait de rentrer chez elle ou que l'autre parte. Dr Kapote explique qu'il y a des réactions très violentes, notamment de certains garçons, lorsqu'il y a un volte-face au moment du passage à l'acte. Il fait travailler les jeunes pour permettre d'identifier quand l'autre est « tour à tour objet de désir, corps qui nous aime ou personnalité qui nous charme » (p. 109). Cela permet d'identifier les émotions qui sont à chaque instant en mouvement. L'état d'esprit entre le moment d'une rencontre, d'un baiser et celui où l'on se retrouve nu·e·s, peut évoluer d'un instant à l'autre. L'implication émotionnelle dans laquelle les ados semblent pris avec cette activité, permet de rendre tangible les moments sensibles, ou les uns vont se sentir légitime de forcer et ou les unes vont risquer de ne pas s'écouter et se rendre disponible.

Les auteures s'accordent sur la nécessité d'un dialogue avec les jeunes à propos de la sexualité et de la pornographie, afin de leur donner la possibilité de développer un regard critique et une prise de distance avec ces images.

Conclusion

Au terme de ce travail, nous avons pu voir les différentes composantes qui entourent la vie sexuelle des ados. Nous pouvons constater que le ton alarmiste que l'on peut entendre sur les sexualités des ados se fonde sur une projection de leurs pratiques intimes et non pas sur une remise en question du contexte socio-politique dans lesquelles elles s'inscrivent. J'ai du mal à saisir la validité d'une morale qui s'inquiète de jeunes qui expérimentent davantage de pratiques sexuelles que ne le faisait leur aîné·e, alors que la structure sociale qui permet d'alimenter une domination n'est, elle, pas remise en question.

Dans ce travail, le contexte spécifique propre aux ados a été présenté. A savoir, une société hyperconnectée qui donne à voir une profusion d'images. En résumé le résultat des différentes études analysées confirme que les ados regardent en effet de plus en plus tôt de la pornographie, et qu'ils développent, plus ou moins selon le genre et le milieu social, une capacité de mise à distance de ces images. La pornographie semble avoir une plus grande influence, dans les débuts de la vie sexuelle des jeunes, influence qui s'estompe petit à petit. La majorité des ados ont une santé sexuelle saine. Les valeurs de fond, de fidélité et de relation longues, restent les mêmes. Ce qui est à mon sens le plus préoccupant, est la prévalence des violences sexuelles, notamment celles faites aux femmes

Dans ce travail, je n'ai que peu exploré, le fait que les ados sont aussi des grands producteurices d'images sexuelles et que les *nude* et *sexting* font aujourd'hui partie de leur sexualité. Il serait intéressant de questionner cette pratique lorsqu'elle est consentie, lorsqu'elle ne l'est pas, et des conséquences possibles lors de la diffusion de ces images, et réfléchir à des pistes d'action. L'étude de Barrense Dias et al. de 2017 et 2020 seraient une bonne base pour mener cette réflexion.

En lien à la pornographie, les propos de Jacqueline Fellay-Jordan dans l'émission Infrarouge, A l'école du porno ? (RTS, 2020), donne un éclairage pragmatique et utile. Elle exprime, tout comme les études le relèvent aussi, que le porno est devenu incontournable dans la vie des jeunes, un sur deux vers 10-12 ans en a déjà vu. Elle précise que la pornographie apporte des informations au niveau de la génitalité mais qu'elle n'est pas une éducation sexuelle. Elle explique l'importance de répondre de manière très explicite voire cash. Pour elle, les ados n'ont

pas besoin de discours, iels ont besoin d'adulte en face d'eux qui savent qui iels sont et qui tiennent la route.

L'environnement qui entoure les ados est en effet davantage sexualisé, et le besoin de pouvoir être écouté·e·s, et pris au sérieux·se n'en est que plus grand. Iels doivent pouvoir avoir des personnes à qui parler, des adultes de références avec qui ils peuvent être entendu·e·s sans être jugé. Ces espaces de paroles sont en partie possible dans l'éducation sexuelle (bien qu'il y ait souvent peu de temps pour transmettre beaucoup de contenu). Toutefois, il serait intéressant de créer des groupes de paroles pour les ados avec des professionnel·le·s. Un cadre moins formel que l'éducation sexuelle en classe, pourrait permettre de se centrer plus spécifiquement sur leurs préoccupations en leur laissant davantage la parole.

Un lien plus fort entre les parents et l'école serait important, étant donné qu'iels représentent les principales ressources pour les ados, après leurs pairs (Barrense-Dias, et al., 2020). Malheureusement les soirées de parents sont de courtes durées, et sont davantage là pour présenter le cadre de l'éducation sexuelle, et finalement, elles ne sont encore que peu un lieu d'échanges de pratiques. Il serait donc aussi intéressant, que des cours d'éducation sexuelle pour les parents puissent être mis en place, afin que des compétences leur soient transmises et qu'iels se sentent outillé·e·s et capables d'ouvrir des espaces de dialogue auprès de leurs enfants et ados.

« Les jeunes ont besoins d'apprendre à communiquer. À habiter leur désir, à parler de leurs attentes avec leur partenaire. Besoin qu'on leur propose d'autres scénarios érotiques, réalistes, basés sur la réciprocité, le consentement véritable, l'honnêteté, et desquels le plaisir ne soit pas exclu » (Robert, 2018, p. 123). Les personnes et les institutions chargées d'éduquer à la sexualité les ados, devraient pouvoir « accompagner le ou la jeune dans sa construction, vers la liberté de penser et de choisir sa propre sexualité » (Pelège, & Picod, 2010, p. 164). J'espère que ces espaces de paroles et d'échanges pourront peu à peu se développer et permettre d'offrir une multitude de regards qui incluent les diversités et permettent de faire émerger davantage de possible.

Bibliographie

Amsellem-Mainguy, Y., & Vuattoux, A. (2020). *Les jeunes, la sexualité et internet*. Editions François Bourrin EFB.

Aubert, N. (2006). La société du présent immédiat. In M.-H. Soulet (Éds.), *Société en changement, société de changement*, 2, 43-60.

Aubert, N. (2010). La société hypermoderne : une société par excès. In N. Aubert (Éds.), *La société hypermoderne : ruptures et contradictions* (pp. 23-34). L'Harmattan.

Aubert, N., & Haroche, C. (2011). *Les tyrannies de la visibilité : être visible pour exister ?* Erès.

Bajoit, G., Digneffe, F., Jaspard, J.M., & Nollet de Brauwere, Q. (2000). *Jeunesse et société. La socialisation des jeunes dans un monde en mutation*, De Boeck Université.

Barrense-Dias, Y., Suris, J.C., & Akre, C. (2017). La sexualité à l'ère numérique : les adolescents et le sexting. Lausanne, Institut universitaire de médecine sociale et préventive, (Raisons de santé 269). <http://dx.doi.org/10.16908/issn.1660-7104/269>

Barrense-Dias, Y., Akre, C., Berchtold, A., Leeners, B., Morselli, D., & Suris, J.-C. (2018). *Sexual health and behavior of young people in Switzerland*. Lausanne, Institut universitaire de médecine sociale et préventive, (Raisons de santé 291). <http://dx.doi.org/10.16908/issn.1660-7104/291>

Barrense-Dias, Y., Akre, C., Suris, J.-C., Berchtold, A., Morselli, D., Jacot-Descombes, C., & Leeners, B. (2020). Does the Primary Resource of Sex Education Matter ? A Swiss National Study. *The Journal of Sex Research*, 57(2), 166–176. <https://doi.org/10.1080/00224499.2019.1626331>

Barrense-Dias, Y. (2023, 11 mai). *Santé sexuelle et bien-être des jeunes en Suisse, Sexting et cybersexisme*. 4^{ème} journée du Module 6 du DAS en Santé Sexuelle, Lausanne.

Baru-Michel, J. (2010). La transgression comme norme de la société hypermoderne. In N. Aubert (Éds.), *La société hypermoderne : ruptures et contradictions* (pp. 13-22). L'Harmattan.

Baru-Michel, J. (2011). Une société sur écrans. In N. Aubert & C. Haroche (Éds.), *Les tyrannies de la visibilité : être visible pour exister ?* (pp. 23-37). Erès. <https://doi.org/10.3917/eres.auber.2011.01.0023>

Bauman, Z. (2007). *Le présent liquide peurs sociales et obsessions sécuritaire*, Seuil.

Bedin, V. (2009). *Qu'est-ce que l'adolescence ?*. Sciences Humaines Éditions.

Bozon, M. (2012). Autonomie sexuelle des jeunes et panique morale des adultes : Le garçon sans frein et la fille responsable. *Agora débats/jeunesses*, 60, 121-134. <https://doi.org/10.3917/agora.060.0121>

Braconnier, A. (2007). *Le guide de l'adolescent : de 10 ans à 25 ans*. (Nouv. éd. rev. et augm.). Éditions Odile Jacob.

Braconnier, A., & Marcelli, D., (2013). *Adolescence et psychopathologie* (8^e édition). Elsevier Masson.

Carbajal, M., Colombo, A., & Tadorian, M. (2019). Consentir à des expériences sexuelles sans en avoir envie : La logique de redevabilité : responsabilité individuelle ou injonction sociale genrée ? *Journal Des Anthropologues (Montrouge)*, 156-157(1), 197–218. <https://doi.org/10.4000/jda.8244>

Dr Kpote. (2018). *Génération Q : chroniques*. Editions la ville brûle.

Féroc Dumez, I. (2019). L'éducation aux médias et à l'information face aux images violentes, sexuelles ou haineuses Le rôle du CLMEMI. In S. Jehel, & A. Gozlan (Éds.), *Les adolescents face aux images trash sur internet* (pp.193-202). In press.

Guidetti, M., & Tourette, C. (2018). *Introduction à la psychologie du développement : du bébé à l'adolescent* (4^e éd. Revue et aug.). Dunod.

Haza, M. (2008). Adolescent. In Andrieu, B., & Boëtsch, G. (2008). *Dictionnaire du corps*. 7-9. CNRS Éditions. <https://books.openedition.org/editions-cnrs/4489#tocfrom1n5>

Hénil, A. (2011). *Les ados, l'amour et le sexe : ado amoureux, mode d'emploi*. Jouvence.

IFOP. (2017). *Les adolescents et le porno : vers une « Génération Youporn » ? Etude sur la consommation de pornographie chez les adolescents et son influence sur leurs comportements sexuels*. https://www.ifop.com/wp-content/uploads/2018/03/3698-1-study_file.pdf

Jehel, S., & Gozlan, A. (2019). *Les adolescents face aux images trash sur internet*. In press.

Jauréguiberry, F. (2011). Une société sur écrans. In N. Aubert & C. Haroche (Éds.), *L'exposition de soi sur Internet : un souci d'être au-delà du paraître* (pp. 131-144). Erès. <https://doi.org/10.3917/eres.auber.2011.01.0131>

Külling, C., Waller, G., Suter, L., Willemse, I., Bernath, J., Skirgaila, P., Streule, P., & Süss, D. (2022). *JAMES – Jeunes, activités, médias – enquête Suisse*. Haute école des sciences appliquées de Zurich (ZHAW). https://www.zhaw.ch/storage/psychologie/upload/forschung/medienpsychologie/james/2018/Raport_JAMES_2022_fr.pdf

Labouret, A. de, & Butstraen, C. (2019). *Parlez du porno à vos enfants : avant qu'Internet ne le fasse*. Thierry Souccar Editions.

Le Breton, D. (2013). *Une brève histoire de l'adolescence*. Jean-Claude Behar Éditions.

Le Breton, D., & Marcelli, D. (2010). *Dictionnaire de l'adolescence et de la jeunesse*. PUF.

Marzano, M. (2011). *Dictionnaire de la violence*. PUF.

Mazaurette, M. (2023, 14 février). La sexualité des jeune, à fleur de peau. In *Le Temps* 7987 (pp. 18-19).

Mazaurette, M. (2022, 21 janvier). *La Zone Mazaurette La pornographie influence-t-elle la sexualités des ados ?* [Vidéo]. MY TF1. <https://www.tf1.fr/tmc/quotidien-avec-yann-barthes/videos/la-zone-mazaurette-la-pornographie-influence-t-elle-la-sexualite-des-ados-58502304.html>

Nasio, J.-D. (2004). Le Discours de l'Adolescent : une contribution au concept d'adolescence. *Figures de la psychanalyse : Logos Ananke*, 9(1), 67–79. <https://doi.org/10.3917/fp.009.0067>

Organisation Mondiale de la Santé. (2023). Santé des adolescents : vue d'ensemble. https://www.who.int/fr/health-topics/adolescent-health#tab=tab_1

Ovidie. (2018). *A un clic du pire : la protection des mineurs à l'épreuve d'internet*. A. Carrière.

Pelège, P., & Picod, C. (2010). *Eduquer à la sexualité* (2e éd. revue et mise à jour). Chronique sociale.

Puglia, R., & Glowacz, F. (2015). Consommation de pornographie à l'adolescence : quelles représentations de la sexualité et de la pornographie, pour quelle sexualité ? *Neuropsychiatrie de l'enfance et de l'adolescence*, 63(4), 231–237. <https://doi.org/10.1016/j.neurenf.2015.01.007>

Rey, A. (1992). *Dictionnaire historique de la langue française*. Le Robert.

Rey, A. (2010). *Dictionnaire historique de la langue française : contenant les mots en usages et quelques autres délaissés ...* (Nouv. éd. augm. par Alain Rey). Le Robert.

Radio Télévision Suisse. (2020, 14 octobre). *Infrarouge : A l'école du porno ?* [Documentaire]. <https://www.rts.ch/play/tv/infrarouge/video/a-lecole-duporno?urn=urn:rts:video:11678707&startTime=301>

Robert, J. (2018). *Parlez-leur d'amour... et de sexualité : l'éducation sexuelle : ça presse!* Ed. de l'Homme.

Schüpbach, E. (2013). *La prévention par les pairs pour les jeunes du post-obligatoire répond-elle à leurs besoins ? Une recherche-action sur l'atelier Multiplic'ados (prévention du VIH et des autres IST)*. Profa.

Schüpbach, E. (2023). *Exploration théorique du concept – adolescence*. Travail de validation du Module 6 - Sexualités : enjeux pour l'éducation et le conseil du DAS HES en santé sexuelle : interventions par l'éducation et le conseil. HES-SO.

Takeuchi, Y. (2022, 25 mars). *Développement pubertaire et implications bio-psycho-sociales*. 16^{ième} journée du DAS en Santé Sexuelle, Lausanne.

Touchet, A. (réalisateur). (2017). *Teen-Spirit : A l'école du porno*. [Vidéo]. YouTube. <https://www.youtube.com/watch?v=5TvGPZptkjo>

UNICEF. (2005). *Aptitudes à la vie quotidienne, Éducation pour les pairs*.
https://www.unicef.org/french/lifeskills/index_12078.html

Yaron, M., Soroken, C. J., Narring, F., Brockmann, C. D., & Merglen, A. (2018). Sexualité et adolescence : liaisons dangereuses ? guide des meilleures pratiques pour informer les parents. *Revue médicale suisse*, *14*(603), 843-848.
<https://doi.org/10.53738/REVMED.2018.14.603.0843>